

Une mystique contemporaine

Guy Lafond

«L'avenir sera matérialiste»
(Rimbaud)

La faute est irrémédiable. Adam n'entrera plus au Paradis, les portes de l'Éden sont verrouillées. Il s'est approprié le fruit de la nature, il est devenu nature. Il doit comme l'arbre enfoncer ses racines dans la terre, découper le ciel en bras suppliants, et laborieusement cultiver à son compte les fruits de sa subsistance... que d'autres s'approprieront ne soupçonnant pas que la jouissance est une morsure, une perte d'innocence, qu'un fruit est une semence qui s'est détachée du sein nourricier. Adam déchire cette terre qui fut sa chair, multiplie cette chair en lambeaux disparates et méconnaissables, aveuglé par la sueur qui suinte de partout, cette eau au goût de sel qui ne le désaltère plus.

Plus lancinante encore cette douleur au coeur, cette nostalgie, cette mémoire d'une fusion béatifique qui le brûlent. Un désœuvrement, une attente : «Que le temps s'accomplisse, que la peine soit satisfaite, que je retrouve cette paix qui est le fond de mon être!» Le ciel s'est fermé, il faudrait en forcer les portes. Le paradis s'est volatilisé. Adam ira à l'aventure par besoin irrépressible de le mériter ailleurs, au-delà... «La nature m'a trahi, se dit-il pour nourrir son courage, elle est cruelle, mensongère. Je la surmonterai...»

En fait y a-t-il faute au départ? Est jugé fautif ce qui ne correspond pas à une norme établie. La faute ne serait que la négation d'un passé, la rupture d'un ordre préalable. Le temps ne s'immobilise jamais, il s'accomplit. Le fruit défendu est inexorablement cueilli. Adam, même par souci de rédemption, ne peut abolir ce temps qui le ronge. L'univers est un tissu d'événements, et parmi ces événements la faute d'Adam. « Malheur à celui par qui le scandale arrive... Il faut que le scandale arrive... » Et cette autre parole qui marque plus avant l'impossibilité d'infléchir le temps: « Ce que vous ne voulez pas faire, vous serez obligés de le faire. » Le salut alors – pour employer un terme qu'il reconnaîtrait – serait tout à l'opposé de la tentative d'Adam, il serait précisément dans la faute. Dans cette nature qu'il accuse d'infidélité, de ruse, de sournoiserie, dans cette terre dont il ne perçoit que l'obscurité, l'agressivité, la violence. S'il se penchait un peu sur elle il entendrait bien plutôt une parole complice: « Viens! Je te tends ce fruit afin que tu connaises mon infinie plasticité, ma secrète divinité. Il te faut quitter ce plaisir béat que tu recherches, t'enfoncer dans le roc; alors tu partageras avec moi la béatitude dynamique du temps que nous déployons... » N'accusons pas Adam d'une seconde bévue, la sueur l'assourdit... une sueur qui nourrit un fruit qu'il nous tarde, qu'il nous incombe à notre tour de cueillir.

Un bien long préambule pour engager l'objet de cet essai! On n'ose parler de mystique sans justification, sans enfiler les gants blancs. Il y a un tabou dans l'air. Et compréhensible. Qui sommes-nous pour ébranler un édifice si bien consolidé par

une multitude d'esprits sincères, pénétrants, infiniment supérieurs au nôtre, par des siècles d'institutions, de dogmes, de rituels, de sacrements, de recherches théologiques, ésotériques... et surtout, surtout, pourquoi retirer à ceux qui désespèrent, la seule bouée de sauvetage dans ce monde en désarroi, la consolation d'un salut personnel? Saurons-nous ancrer en terre plus sereine cette nostalgie qu'Adam nous a léguée, cette recherche d'une sécurité finale, d'une satisfaction définitive? Cette nostalgie serait la brèche dans l'édifice qui nous permettrait de le percer: car qui a reconnu une fois la part de consolation, de satisfaction, de sécurité qui s'est infiltrée dans son besoin mystique, en a du coup sabordé les assises; il entre dans le *no man's land* de l'abandon, à tête perdue, littéralement, sans autre balise qu'une obscurité qui l'obsède, à laquelle il se voue, et dont la saveur est le présage d'une nouvelle obscurité... obscurité si dense qu'elle est lumière éblouissante désintégrant tout l'appareil mis en place pour y accéder.

Ce n'est pas que nous avons un respect immodéré du sacré. Nous croyons que la seule profanation réelle serait de ne pas tout sacraliser. Autrement cette lumière dont nous parlons ferait ombre; or cette lumière n'en porte pas... D'ailleurs, à y voir de près, la recherche mystique est bel et bien implantée dans le temps, elle en subit les assauts. Que l'on considère, par exemple, que le Nouveau Testament a remplacé l'Ancien; que la Bhagavad Gita a renfloué le védisme traditionnel – à croire que le temps lui-même trame sans répit la robe sans coutures de son unité. Un interdit est levé. Un scrupule encore nous retient. La

voie mystique, croit-on, – aussi dégagée soit-elle de toute velléité de salut – est balisée de bornes qui en assurent la direction. Hors des églises l'entreprise est hasardeuse, le risque incertain. Le passé, dit-on, a fait ses preuves, pourquoi le bousculer? Nous nous reposons sur une certitude acquise, un dogme confirmé, esclaves d'une mémoire millénaire, craignant son autorité. Pourtant Ramakrishna avait démontré en fin de siècle dernier que toutes les voies, quelles qu'elles soient, mènent à cette Rome salvatrice qui nous hante, pourvu que le regard, même aveugle, y soit tourné; Krishnamurti – conséquence presque inévitable – a démontré la nécessité de «déconditionner le mental», donc de reléguer la mémoire aux oubliettes, pour accéder à cette Rome nouvelle qui se profile à l'horizon de notre siècle.

Il suffit de reconnaître la puissance, la persistance – et la nécessité également – des images pour s'en libérer et dégager l'esprit de leur emprise, pour remplacer celles qui ne conviennent plus par de plus opportunes. Nous ne pouvons toucher du moins pour le moment, au précepte fondamental de tout mysticisme: «Que Ta volonté soit faite.» C'en est l'unique ressort. Mais cette volonté, et ce détenteur de la volonté, comment les reçoit-on, comment les reconnaître, sinon par les images et les facultés qui les appréhendent et qui sont soumises à l'élaboration du temps. Selon Sa volonté, Ses images se suivent et souvent ne se ressemblent pas... Que sont-elles devenues à l'orée du troisième millénaire, c'est la question que nous pouvons maintenant nous poser en toute bonne foi, sans craindre les foudres d'un ciel justicier, uniquement pour accomplir Sa volonté. Si

celle-ci est dans le fruit, elle est aussi dans la faute.

Ce qui est, est. Il n'y a pas de «si» rôdant dans le cosmos, tenant en haleine quelque galaxie perdue... Qu'y a-t-il alors? Mais Elle, la Matière! D'une évidence si flagrante qu'elle nous aveugle. C'est elle qui a tiré Adam de son confort intemporel, c'est elle qui a trimé dur pour s'élever jusqu'à la conscience, et quand elle sut que l'être qu'elle avait façonné pour l'exhausser la rejetait pour satisfaire le rêve dont elle l'avait pourtant tiré, elle s'évertua à tisser des mailles si serrées, à tendre des appâts si alléchants, que l'homme, son oeuvre, même dans la trahison, ne put s'en extirper. Et comme dans sa suffisance, cet homme crut qu'il pouvait par calcul plus intelligent déjouer cette ruse, elle se servit en dernier recours de ses propres armes. «Nul sujet ne peut s'abstraire de l'objet qui le fonde. Cet objet, c'est Moï», lui souffla-t-elle. Si la Matière a besoin d'une voix qui la tire à son tour d'une somnolence, cette voix doit être la sienne. Car l'esprit n'est pas une colombe éthérée qui se plaît à de vagues titillements au gré de ses coups d'ailes aléatoires. L'esprit est ce dynamisme qui soude le Père au Fils. En l'occurrence, le Fils, c'est nous, dans et par cette Matière; cette Matière n'est autre que le plein déploiement des vertus du Père, inséparable de Lui. La Matière est aussi divine que le plus profond de nos rêves, et prétendre à l'unité sans l'inclure serait cette profanation dont nous parlions plus haut. Que signifie tout cela en ce qui nous concerne? Que notre aspiration la plus élevée n'est pas distincte de l'aspiration de la Matière. Que la Matière n'est pas un revêtement de l'esprit dont l'esprit doit se défaire pour jouir de son éclat, elle est

l'action même de cet esprit. Par conséquent il ne suffit plus d'élever l'âme ou le coeur vers quelque céleste rédemption, il faut au contraire 'faire descendre' cette âme et ce coeur au sein même de la Matière. Il faut que la chair en nous, et la Matière dont elle est issue, deviennent prière lancinante au même titre que la plus noble de nos revendications. Il faut 'descendre' au ciel, dans ce qui nous semble le marasme le plus obstiné, avec le courage même de l'esprit qui s'y est incarné. L'homme, comme Adam, doit se repentir, se «repenser», mais non plus pour racheter une faute dont il serait la victime mais pour se rédimmer de toute faute. La Matière est le paradis vivant qui nous échoit. L'unité est à la base comme elle est au sommet.

À la rigueur, l'on peut imaginer possible une assumption de la matière en l'esprit par l'intermédiaire de l'homme, et grâce à celui-ci en Dieu. (Mais quel Dieu, grands dieux!) La Matière n'est pas dupe de nos images. Elle persiste, malgré nos élucubrations les plus savantes, exaspérée, exaspérante. Elle se moque de notre volonté de la saisir d'une pièce, de la maîtriser, au bénéfice d'une sécurité qui en serait le déni. Elle bouge, cette Matière, toujours insatisfaites des formes qu'elle moule, insaisissable à chaque détour, elle est évolutive. Elle ne pourra jamais se contenter d'une montée verticale vers quelque sublime vérité, elle est horizon toujours renouvelé, elle est prolongement sans fin ni commencement de sa propre vérité qui est déployement successif de son infinie possibilité. Rien ne sert d'alléguer un acte de création instantané, hors-temps, (par quel Dieu encore!), fixé dans son éternité. Ce serait la réduire, nous réduire, aux bornes de notre

entendement, toujours par besoin de sécurité. Chaque création, chaque soubresaut de la Matière est surprise imprévisible, insaisissable, aussi mystérieuse que la précédente. Au-delà de notre charabia notre entendement lui-même est sans cesse bouleversé par cette nature matérielle qui ne peut s'immobiliser. Où cela nous mène-t-il? A reconnaître que cette forme qui est la nôtre n'est pas définitive, à quelque niveau que ce soit; que nous ne sommes qu'un pion – majeur, peut-être? Qui sait? – dans «l'ordre implicite» (encore une tentative de mâter le désordre implicite) que la Matière dévoile pas à pas, à ses yeux, aux nôtres; que des millénaires nous précèdent avec leurs savoirs, leurs sciences, leurs prétentions, leurs convictions aussi justes que les nôtres; que d'autres millénaires nous suivront avec leurs hypothèses, leurs justifications, qui deviendront aussi surannées que les nôtres; que chaque fois, c'est la Matière qui poursuit son chemin faisant fi des cadres dans lesquels nous tentons de l'enfermer; qu'au fond, nous ne savons définitivement rien de rien. Et que c'est dans cet avenu d'ignorance que notre salut temporel – aussi digne que l'autre – se joue. Cet avenu n'est pas le lieu d'une défaite, mais bien plutôt celui d'un couronnement. Il est souverain. Il ouvre librement en nous l'espace où la Matière, reconnue divine, peut se déployer sans les contraintes savantes où nous aimerions la contenir. Il permet l'accès à d'autres facultés que la Matière tarde à révéler; notamment il présage cet homme nouveau qu'elle fabrique incessamment et que nous ne pouvons discerner que dans l'offrande à la Totalité que requiert cet avenu. Cette ignorance est le lieu de la plus large lumière, où la Matière si longtemps homnie peut enfin se

déployer dans toute la plasticité qu'elle réclame. Car l'unité est aussi bien temporelle qu'éternelle.

Si la Matière semble à prime abord impitoyable, elle sait nous consoler. Elle nous laisse entendre que nous sommes indispensables à son action, à son élaboration, à sa plénitude. Elle a déposé en nous un sceau irrévocable, qui nous rend partenaires de sa lente progression. Nous sommes l'hologramme vivant de sa torpeur apparemment insensible, et de son éveil séculaire. Certes elle fit de même pour chacune de ses particules, mais chez nous, elle octroya la conscience de l'événement, donc sa jouissance. Elle fit mine d'occulter ses desseins afin de laisser libre cours à notre sublime prétention, cette volonté de la dominer pour un confort immédiat, et de la rejeter de notre paradis dernier. Encore un fruit tendu! Encore un piège! A l'instant où nous croyons aux droits irréductibles de la personne, à l'instant où nous croyons la soumettre à nos desseins, elle met fin à l'illusion d'un salut personnel, elle nous engouffre dans sa Totalité. Dorénavant notre effort n'est pas comptabilisé en valeur individuelle, mais est versé au compte de l'humanité, car la survie d'un être humain dépend de la participation de tous à cette survie. Conséquence? Nous sommes liés au devenir du cosmos qui a nom Matière, nous sommes responsables, chacun de nous, du salut de tout et de tous. Si au tréfonds de soi on croit honnêtement, sincèrement, dans la solitude de son âme, avoir parfait son destin, il faut le mesurer au destin de tous, le mettre en relation avec tout l'univers... et cette Matière qui le constitue. On croirait revisiter Bouddha qui refusant l'entrée au nirvana attend que

tous les êtres y pénètrent avec lui. Bouddha répétait, cette fois sciemment, l'aventure d'Adam chassé d'un paradis aux plaisirs béats afin que toute l'humanité accède à l'Éden d'un temps renouvelé. On croirait retrouver le Christ se sacrifiant pour la rédemption de l'humanité. Cette rédemption n'est plus le fait d'un être choisi, elle s'accomplit dans le sacrifice de tous. Le temps est venu où la mystique n'est plus une vocation élective, mais une nécessité péremptoire. Chacun fondera la sienne dans laquelle tous seront engagés, participant ainsi au grand mouvement d'ensemble où s'exercera enfin la pleine liberté de la Matière dans cette multiplicité dont elle est garante. Car l'esprit, fonction universelle, ne saurait exclure, ne saurait bannir, ce qu'il manifeste.

Adam soupçonnait-il qu'il reprendrait à son compte le geste de Lucifer, cet Annonciateur de l'Aurore? Il ne pouvait savoir qu'un jour Prométhée, fils de Titan, par l'admonestation servie à Zeus qui le torturait, mériterait l'immortalité que lui céderait le fils de Chronos. Et nous, que savons-nous? Sinon que l'Âge de Raison a porté fruit, que ce fruit n'est pas un accomplissement mais une semence, que nous y mordons, quittes à porter la faute jusqu'à l'avènement de la Matière.

*Nous n'appartenons pas aux aurores passées, mais
aux miés de demain.*

Sri Aurobindo

poésie

extraits du recueil : Le psautier des rois

Jean-Marc Tréchet

Parousie

Nous irons
Par les campagnes douces,
Avec des corps plus purs que la neige
Et que le narcisse.
Nous chanterons
Avec des bouches revenues de la cendre
Le chant de l'Époux.

Toussaint

De nuit, ils sont venus,
Les bienheureux.
Ils ont laissé ces traces de neige
Sur nos coteaux –
Autour des troncs, dans les nids.
La gloire de leur haleine
A peint d'un or plus profond
Les dernières feuilles du bouleau.
Les mésanges,
Ce sont eux qui les ont apportées
Dans les pans de leurs tuniques.
Et mon cœur,

Ils l'ont élevé, pendant mon sommeil
Jusqu'à la cime du silence
Où le Seigneur secrètement me parla.

Écrit en la fête de Thérèse d'Avila

Une poussière d'anges voile la face du verger.
Époux, rends-toi à mon appel.
Je te cherche entre les chambres...
Je suis éperdue d'un songe où flotte ton vêtement.

Cantique de Syméon

Maintenant, dit le vieillard en son hymne,
Je puis mourir, car j'ai vu la face
De mon Seigneur en ce petit enfant.
Je pars léger vers le pays des prophètes.
Je suis lourd de la promesse accomplie.
Mes mains ont tenu ce corps fragile
Où habite le Verbe incréé.
La paix m'envahit comme un matin clair.
Voici mon repos en l'enfance de Dieu
Mon cœur souverainement s'appuie
Sur la bonté de Celui qui m'a fait connaître
Son incarnation.
Ô fête de ma langue, ô lumière de mon âge.

carnet de lecture

La folle et le saint

Nicole Durand

Catherine Clément et Sudhir Kakar, La Folle et le Saint, Seuil, Paris 1993, 290 pages.

À l'aube du XXI^e siècle, face au désarroi que laissent des déchirements humains de plus en plus nombreux et de plus en plus violents, chacun aspire au retour à l'unité. Or, la fusion avec le Divin, n'est-elle pas la fusion par excellence? Aussi voit-on surgir sur toute la planète en même temps un retour vers le mysticisme. Aux États-Unis, 35% des personnes interrogées par Greely en 1975, ont dit avoir eu des expériences mystiques. Et bien d'autres enquêtes vont dans ce sens.

Il est des temps et des lieux plus propices que d'autres à l'acceptation de cette voie. Le livre «La Folle et le Saint» de l'écrivain-philosophe Catherine Clément et du psychanalyste Sudhir Kakar nous le prouve et nous incite à la réflexion. Ces derniers comparent l'histoire de Madeleine Le Bouc et de Ramakrishna. Madeleine, considérée comme folle, vécut internée dans un hôpital parisien. Et le psychanalyste Pierre Janet observa et annota très méthodiquement chaque phase de son état. À la

même époque, Gadhadhar vit en Inde. Il sera universellement reconnu comme la figure prédominante de la mystique hindoue de ces trois derniers siècles, sous le nom de Ramakrishna.

Tantôt menant des démarches parallèles, tantôt dialoguant, les auteurs montrent que Madeleine la folle et le grand saint bengali connaissent les mêmes transe, les mêmes extases et des comportements tout aussi irrationnels l'un que l'autre. Alors pourquoi leurs contemporains en arrivent-ils à deux analyses comportementales aussi diamétralement opposées? Le philosophe Roland Jaccard explique dans «Analyse de la folie» que certaines manières jugées «pathologiques» dans l'aire culturelle occidentale – rationaliste et scientifique – seront parfaitement admises en Inde, par exemple, où certains comportements n'étonnent personne et sont même considérés comme l'expression d'une grande sagesse, tandis qu'en Occident ils seraient jugés comme typiquement schizophréniques ou délirants.

Au moment où vivent Madeleine et Ramakrishna – la fin du 19^e siècle – nous sommes loin de l'esprit mystique du Moyen-âge et les grands élan extatiques de sainte Thérèse d'Avila, Hildegarde de Bingen ou Mathilde de Magdebourg ne sont plus admis dans la société laïque et rationnelle de France. Le siècle des Lumières a balayé l'aura mystique. Le grand Principe n'est plus Dieu mais le Progrès et désormais, le mystique vénéré est l'Homme de Science. Tout ce qui n'est pas raison est à bannir. L'Église catholique elle-même cache ses illuminés et ses intuitifs.

À la même époque, l'Inde a gardé de ses millénaires de spiritualité, le même intérêt pour ses «hommes en quête de Dieu». Et, quel que soit le comportement extravagant de ceux-ci, il nous faudra attendre Einstein, pour qui l'émotion fondamentale se tient au berceau de l'art et de la science, pour remettre à l'honneur l'émotion mystique. Cette présence de l'art dans la mystique fut, là encore, refusée à la pauvre Madeleine. Elle n'a pas eu la chance de Ramakrishna qui pouvait chanter et danser. L'Occident ne le permet pas à ses saints et ses saintes.

Aujourd'hui, même en Inde, Ramakrishna ne serait peut-être plus un grand saint, car tout comme en Occident, la mystique sauvage extatique n'a plus guère de place. Et tout comme en Occident, le recours aux neuroleptiques est immédiat dès qu'un comportement est socialement dérangeant. Cependant, le mysticisme contemplatif, le yoga, le tantisme «se portent bien».

L'Orient et l'Occident redonneront-ils demain à leurs «fous» et à leurs mystiques leur place dans la société? Il en va de l'équilibre même de celle-ci car le besoin de dépasser les «frontières» est «un besoin de base de l'espèce humaine» dit Sudhir Kakar. Le mysticisme en est une voie. L'amour aussi.

Au-delà de Madeleine et de Ramakrishna, ce livre est une pénétrante analyse des rapports entre psychanalyse et religion. Et le style de Catherine Clément est un bonheur.



Table des matières

entrevue	
Marie-Claire Blais	
<i>Louise Myette</i>	4
essai	
Le fol amour de Marie de l'Incarnation	
<i>Daniel Gagnon</i>	15
La nuit mystique	
<i>Danielle Blanchet</i>	23
Une mystique contemporaine	
<i>Guy Lafond</i>	29
poésie	
Le psautier des rois (extraits)	
<i>Jean-Marc Fréchette</i>	38
carnet de lecture	
La folle et le saint	
<i>Nicole Durand</i>	40

Tous droits réservés pour tous les pays. Toute traduction, adaptation ou reproduction par quelque procédé que ce soit est interdite sans l'autorisation des éditions québécoises de l'oeuvre.

L'abonnement de soutien est de 20 \$ par année pour trois numéros. Les quatre premiers numéros du Cahier Bleu sont disponibles sur demande.

LE CAHIER BLEU

éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9